

EUGÈNE DE ROUSSY GENDARME D'ORDONNANCE

La publication de la correspondance d'Eugène de Roussy (1787-1872) va nous permettre de retracer la brève existence d'une unité d'élite, les gendarmes d'ordonnance, à travers des événements vécus. Le parcours de l'homme et l'évolution de cette unité s'éclairent mutuellement.

FINALITÉ DES GENDARMES D'ORDONNANCE

Par la création de ce corps, Napoléon voulait faire revenir vers le métier des armes « ceux qui, éloignés de leur patrie par les circonstances de la Révolution, [voulaien] rentrer dans cette carrière naturelle à tout Français ». La phrase était un peu contournée, mais le sens en était clair : Napoléon espérait attirer en premier lieu les enfants de l'ancienne noblesse qui, faute de voir un avenir dans la cause royale, adhérait à un régime qui reprenait nombre de codes monarchiques. C'était aussi une opportunité offerte aux fils des notables les plus fortunés d'entrer dans la carrière militaire « par la grande porte ».

En effet les conditions financières de l'engagement faisaient barrage aux autres catégories sociales. Les hommes devaient justifier d'une pension annuelle de 600 francs et s'acquitter de 1 800 francs pour leur équipement et leur monture. Ils devaient également prendre à leur charge leur voyage au centre de formation, à Mayence.



Par cette unité d'élite intégrée dans la Garde impériale, et à des conditions avantageuses, l'Empereur visait plusieurs objectifs : recréer les anciens gardes du corps. L'intégration de certains anciens gardes du corps de Louis XVI vint étayer cette intention. On peut citer Norvins² ou Maurice d'Albignac³ qui avaient refusé d'entrer dans la ligne.

<— *Gendarme d'ordonnance, Richard Knötel.*

Autre objectif : créer une nouvelle réserve de cadres pour son armée en puisant parmi ceux qui avaient pu s'exempter de la conscription. Ainsi ils pourraient débiter une carrière à un certain niveau puisque les grades dans les gendarmes équivalaient aux grades supérieurs dans la ligne. De plus l'engagement était contracté pour une campagne, avec, éventuellement, un prolongement dans la ligne à conditions avantageuses. Pour les royalistes émigrés, la réintégration se faisait dans le grade abandonné jadis, mais à des conditions qui compensaient les services à l'armée de Condé.

La même idée directrice conduira Napoléon à créer les régiments de gardes d'honneur.

UNE NAISSANCE DIFFICILE

L'enrôlement fut ouvert en octobre 1806. Les engagements furent assez importants dans les premiers mois. Parmi ceux qui se rendirent à Mayence, où le maréchal Kellermann devait constituer le corps, se

trouvaient des jeunes gens qui s'étaient enrôlés dans les gardes d'honneur volontaires de 1805 et qui n'avaient pas eu le temps de servir lors de la campagne précédente⁴.

De Roussy raconte son voyage à sa mère. Ayant trouvé la compagnie de trois autres engagés, ils se trouvèrent quatre à la poste ce qui leur revint beaucoup moins cher. Il arriva à Mayence le dimanche 30 novembre. Dès son arrivée, il fit connaissance chez M. Charles de Montulé, adjudant-major de l'unité. Un ami de son père, M. Louis-Philippe-Joseph Asselin d'Espart, le plaça dans la 3^e compagnie. De Roussy aurait préféré la 1^{ère}, mais dans ce cas il aurait dû la rejoindre à ses frais, ce qui lui aurait été trop cher. Le lendemain il se présenta au maréchal Kellermann.

Plaque losangée et argentée du shako →

De Roussy décrit ce qui se passe : « On forme la 2^e et la 3^e compagnie en même temps. Sur quatre jeunes, il y en a deux pour la 2^e et deux pour la 3^e. Je suis fâché de n'être pas de la seconde parce qu'elle va bientôt partir pour rejoindre l'Empereur⁵, mais, comme elle n'est pas complète, on prendra des jeunes gens de la 3^e pour la compléter ; je pourrai être alors de ceux-là et, ensuite de là entrer dans la 1^{ère} ».



L'équipement ira à 1 800 francs, ce qui avait fait sans doute dire à M. Maurice [d'Albignac] qu'on l'avait pour 50 louis parce que ces messieurs de l'état-major vous fournissent, en effet, une partie de l'équipement pour 48 louis qui consiste en : cheval, 650 francs ; buffleterie, 100 francs ; shako, 86 francs ; plumerie, six francs ; selle et équipement, 126 francs ; schabraque, 60 francs ; portemanteaux, 20 francs ; aiguillette, dragonne, etc, 96 francs ; mais ensuite il faut faire les habits, c'est-à-dire un habit, un gilet galonné, un pantalon galonné pour le grand uniforme et un charivari aussi galonné, carmagnole et bonnet de police galonné, le tout pour l'écurie. Le tout avec le sabre peut aller à 500 ou 600 francs ».

Le budget nourriture tient une place importante : « Nous attendons avec impatience que les officiers prussiens [prisonniers de guerre] qui sont ici s'en aillent pour avoir des logements en ville, les auberges de ce pays-ci sont ruineuses. Je déjeune le matin avec le fameux saucisson et je dîne à 5 heures. Je ne soupe pas et cela me revient après de six francs par jour, mais j'irai demain chercher un billet de logement ; il y a déjà des jeunes gens qui en ont un. Quoi qu'il en soit, dès que j'aurai mon uniforme, je me ferai présenter chez l'Impératrice et, ensuite, j'irai les jours de Cour⁷. Il y eut bal ici à la Cour. Le maréchal Kellermann nous passe en revue demain à II heures ; j'irai comme je suis⁸ ».

Sept mois après, les arrivées au corps se firent de plus en plus rares et cessèrent totalement en juin 1807. Vu la situation, Kellermann avait envisagé de faire appel à la conscription, mais Napoléon avait refusé, car c'était contraire à l'esprit de la nouvelle unité.

Finalement, ce furent près de 400 hommes qui se portèrent volontaires, alors que Napoléon en avait escompté entre 800 et 1.200. Quatre compagnies allaient être organisées, même de manière incomplète, selon les dispositions du décret d'organisation du 1^{er} octobre 1806 : elles devaient suivre le modèle des compagnies des chasseurs à cheval de la Garde et comprendre 125 hommes chacune. Si les deux premières partirent de Mayence avec une centaine d'hommes, la troisième n'en comportait que 76 et la quatrième moins d'une cinquantaine. Pourtant pourvues de leurs cadres, ces

compagnies manquèrent de cavaliers et ne furent pas constituées.

De même, la compagnie à pied ne vit pas le jour ; sans doute que ce service moins prestigieux n'attirait pas autant les candidats.

Sitôt la décision de créer ce corps prise, les dignitaires de l'Empire s'empressèrent de recommander, qui un parent, qui un ami au maréchal Kellermann. L'Impératrice Joséphine ne fut pas la dernière dans ce petit jeu d'influence. Ses liens bien connus avec de nombreuses familles d'Ancien



Régime expliquent qu'elle fut très sollicitée pour les engagements ou pour les promotions internes. Elle relayait également les demandes des dames de sa Maison. À côté de l'ancienneté et des capacités, l'interventionnisme et les passe-droits jouèrent un grand rôle.

← Dessin d'époque (coll. part.)

LE GENDARME DE ROUSSY

Eugène de Roussy quitta sa localité de naissance, Le Vigan (Gard), le 20 octobre 1806 et arriva à Mayence le 1^{er} décembre. Il manqua de peu son ami d'Albignac, parti quelques jours plus tôt avec la 1^{re} compagnie à la poursuite des partisans de von Schill dans la région de Colberg. La 2^e compagnie était déjà quasiment complète et prête à partir. De Roussy fut affecté à la 3^e compagnie.

L'Ancien Régime était bien représenté parmi les chefs de ces compagnies : la 1^{re} compagnie était commandée par le comte de Montmorency-Laval, la 2^e par Charles

d'Arberg, chambellan de Napoléon, la 3^e (nominalement⁹) par le duc de Choiseul. Parmi les officiers on trouvait aussi le prince de Savoie-Carignan, le prince de Monaco, un prince de Salm-Salm, Carrion de Nisas, membre du tribunal ; parmi les autres officiers, nous avons déjà vus MM. d'Espinchal, Marquet de Montbreton et le baron de Norvins.

Il fallait rendre ce nouveau corps efficace, donc former les recrues. Le temps minimum estimé pour transformer une recrue en un cavalier acceptable était de trois mois d'une intense instruction. Eugène endura donc dix heures d'exercices quotidiens durant les quatre mois qu'il passa à Mayence. Si, pour une grande partie des jeunes gendarmes d'ordonnance, l'équitation et l'entretien des chevaux n'étaient pas vraiment une découverte, le service dans la Garde était exigeant, partant, l'entraînement rigoureux. Roussy maîtrisait l'équitation et l'escrime. Il nous parle de l'instruction

dans son corps et des «journées bien remplies» : « Je me lève à 6 heures, je vais aux écuries à 6 heures et demie et, à 7 heures, c'est l'appel. Le pansement dur jusqu'à 8 heures et demie, nous déjeunons jusqu'à 9 heures et demie, c'est-à-dire que je mange trois petits pains de deux kreuzers, qui valent neuf deniers. On monte à cheval à 10 heures jusqu'à 1 heure et demie, d'1 heure et demie jusqu'à 2 heures, on bouchonne les chevaux, à 2 heures et jusqu'à 3 heures et demie le pansement. Ensuite, de 4 heures à 5 heures, dîner. Je vais après-dîner au café lire la gazette, je vais à 6 heures jusque 7 prendre ma leçon d'armes. Je rentre alors chez mon bourgeois où je vais me coucher, ou bien passer une heure avec ma bourgeoise quand je ne suis pas trop fatigué. Tu vois que nous n'avons pas trop de temps à nous ».

Restent les problèmes de l'habillement à un prix raisonnable : «J'ai assez bien tiré parti des culottes de casimir que tu [sa mère] m'avais achetées à Montpellier. Je les ai données au tailleur qui m'en a donné une paire de casimir blanc pour aller à la Cour, et je lui ai rendu 12 livres, tu vois que je n'y ai pas encore trop perdu, car je connais des jeunes gens qui ont vendu des habits tout neufs pour 20 livres ».

LE SÉJOUR A BERLIN

Les gendarmes d'ordonnance, selon leur vocation d'unité d'élite de la Garde, ont joué leur rôle dans la capitale prussienne conquise. La 1^{ère} et la 2^e compagnie y ont séjourné environ du 28 janvier au 7 février 1807, puis la 2^e compagnie a participé à la poursuite du corps de von Schill autour de Colberg du 16 février au 23 mars. Les 3^e et 4^e compagnies arrivent à Berlin le 29 avril.

De Roussy a décrit le service assuré : « (le 16 mai, Berlin) Nous sommes toujours à Berlin et je ne sais pas quand nous en partirons. Nous sommes très occupés et nous faisons un service assez pénible. Nous avons tous les jours 18 hommes de garde tant au château où habite le général Clarke, gouverneur de toute la Prusse, qu'à un second poste devant nos écuries, en sorte que les gendarmes sont à peu près de garde tous les deux jours. Nous autres, brigadiers, nous avons un peu plus de relâche. Nous sommes la seule cavalerie qu'il y ait ici ». En revanche, de Roussy est très bien tombé quant à son logeur, et il mange bien pour rien.

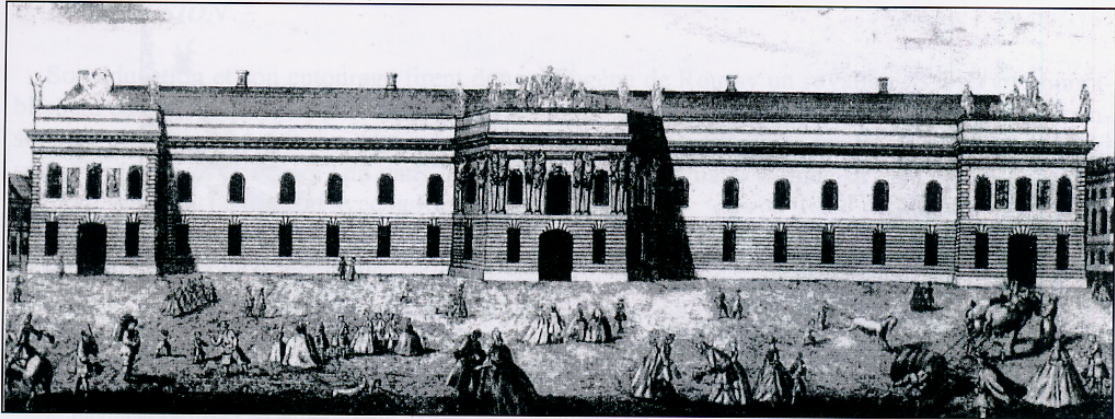
Courant mai, la 1^{ère} compagnie rejoindra Marienwerder, en Pologne (aujourd'hui Kwidzyn). Le 6 elle est repartie pour Tilsit où elle fera le service auprès de l'Empereur avec les chasseurs à cheval de la Garde. L'auteur a pu le voir et en fait le récit à sa mère ; « La paix est comme faite [...]. Il y a eu tous ces jours passés des négociations ; il y a eu avant-hier une entrevue entre notre Empereur et l'empereur Alexandre dans une petite maison en bois construite au milieu de la rivière⁴. J'étais précisément de piquet et j'accompagnais l'Empereur en sorte que j'ai très bien vu tout. Ils sont restés deux heures et demie ensemble.

Il y en a eu une seconde hier qui a eu plus de succès, car l'Empereur Alexandre est venu en ville voir notre Empereur qui lui a fait passer la revue de la Garde. Nous les avons vus de très près et, aujourd'hui, il n'y a que deux heures que Bonaparte a fait manœuvrer devant lui les grenadiers de la Garde. On a fait l'exercice... ».

A la bataille d'Heilsberg, les quatre compagnies de gendarmes d'ordonnance ont éclairé le terrain, entre les 10 et 12 juin.



Gendarme d'ordonnance
Manuscrit de Weiland



Les nouvelles écuries de Berlin reconstruites, en 1755 et occupées, entre autres, par l'Académie des Arts et des Sciences.

Les gendarmes seront de retour à Berlin le 5 août. Ils seront alors regroupés en seulement deux compagnies afin d'être dirigés vers Paris. Leur départ eut lieu environ au 15 août.

DISSOLUTION DU CORPS

La décision de dissoudre le corps des gendarmes d'ordonnance fut prise depuis le 12 juillet 1807. A partir du 16 juillet, les premiers gendarmes commencèrent à être versés dans la ligne.

De Roussy a assisté aux derniers instants de son unité. Après son départ de Königsberg, il a voyagé en compagnie de la Garde. Avec sa 1^{re} compagnie, le maréchal des logis de Roussy est passé par Landsberg, Berlin, où les premières mutations massives ont eu lieu vers la ligne, Magdebourg, Hanovre, Hameln, Mayence, enfin Cassel, ancienne capitale du roi Jérôme de Westphalie.

Là le corps est dissous. De Roussy reçoit son brevet de lieutenant dans la ligne et attend de rejoindre Paris et l'unité dans laquelle il sera incorporé.

UNIFORME DES GENDARMES D'ORDONNANCE

Leur uniforme était le shako évasé garni en haut d'un galon de velours noir, avec plumet blanc, petite ganse argentée, plaque losangée empreinte d'un aigle argentée et cordon argent. Le frac tait du modèle de celui des chasseurs de la Garde, entièrement vert, sans aucune couleur tranchante ; les retroussis étaient, eux aussi, sans ornement. Sur les épaules ils avaient des trèfles d'argent à gauche et une aiguillette d'argent à droite ; les boutons étaient blancs. Le gilet était écarlate, à la hongroise, avec cinq rangs de boutons et des tresses d'argent. Le pantalon hongrois était vert avec tresses et nœuds d'argent. Les bottes étaient à la hussarde, avec bordure et glands d'argent. La buffletererie était noire, bordée de maroquin rouge avec ornement argent ; les gants étaient jaunes. La schabraque et le portemanteau étaient verts, bordés d'argent, avec des aigles d'argent dans les angles. Ils avaient l'armement des chasseurs de la Garde, sabre courbe et mousqueton.

SUITE DE LA CARRIÈRE D'EUGÈNE DE ROUSSY

Eugène de Roussy fut d'abord affecté comme lieutenant à la suite du 1^{er} régiment de hussards, mais, comme il trouvait l'uniforme trop cher et l'affectation à Liège trop éloignée, il fut finalement versé comme lieutenant en pied au 28^e de Dragons, le 8 mars 1808 alors commandé par le colonel Aimé-Sulpice Pelletier de Montmarie.



Berlin : la place devant l'ancien Arsenal, ex-Musée de l'Armée, actuel Musée de l'Histoire allemande (à côté, l'ancienne Garde des Canonniers, devenue la « Neue Wache », puis, en 1993, Mémorial aux victimes de la guerre et de la tyrannie).

Si Eugène rentra de la retraite de Russie vivant, son état de santé était précaire. Il resta au dépôt de Salins (Jura) avec la 6^e compagnie pendant toute la campagne d'Allemagne.

La réorganisation de l'armée en mai 1814 fit que le 28^e Dragons fut réuni au 7^e pour créer le régiment des dragons d'Angoulême. Eugène y fut intégré avec son grade de capitaine, sous le commandement de Léopold.

Le général Briche, commandant de la 9^e division militaire, lui confia le commandement de deux escadrons de volontaires des départements du Gard et de l'Hérault, nommés gardes royaux à cheval. Ce sera le noyau du futur 1^{er} régiment de chasseurs à cheval du Gard, avec 450 chevaux. Eugène passa chef d'escadron le 10 août 1815.

Eugène eut des missions à la tête du 14^e régiment de chasseurs, toujours dans sa région. En septembre 1815, il eut le choix de rester en tant que major aux chasseurs du Gard ou d'intégrer la Garde. Il choisit la seconde solution ; il fut nommé capitaine commandant au 2^e régiment de grenadiers à cheval, unité d'élite en garnison à Versailles, Saint-Cloud et aux Tuileries. En 1825 il fut versé dans la ligne comme lieutenant-colonel au 2^e régiment de carabiniers, en garnison à Pont-à-Mousson. Trois ans après il réintégra la Garde en qualité de sous-lieutenant de la compagnie de Noailles (3^e compagnie) des gardes du corps du roi. Il se trouva dans une grande proximité avec le roi et la famille royale.

En 1830 il montra sa dévotion aux Bourbons en accompagnant Charles X à Cherbourg. Quelques jours après le départ du roi, les gardes du corps furent licenciés à Saint-Lô. Eugène fut placé en congé illimité et demi-solde. Après 24 ans de service il retrouvait la vie civile. Il allait s'occuper de la gestion de ses affaires privées.

Il s'était marié en 1823 avec Armandine de Castillon de Saint-Victor, petite-fille d'un ministre de Louis XVI puis de Louis XVIII et pair de France. Elle décéda en 1851 et lui en 1872.

CONCLUSION

Son éducation et son entourage firent donc d'Eugène de Roussy un royaliste. S'il servit honorablement en 1809 et 1812, et eut à cœur de bien faire le métier auquel il s'était destiné, on peut penser qu'il a servi avant tout son pays, et non « Bonaparte ». En revanche ses frères participèrent à la vie publique sous l'Empire, l'un dans la préfectorale, l'autre dans l'armée. Il est évident qu'il s'est épanoui vraiment seulement avec la Restauration.

Quoi qu'il en soit, son passage dans les gendarmes d'ordonnance nous a permis de suivre la brève trajectoire de cette unité d'élite.

1. *De l'Empereur au roi, correspondance d'Eugène de Roussy (1806-1830)*, F. Hondecek et C. de Loth, Paris, Nouveau Monde éditions/Fondation Napoléon, 2012.

2. Jacques Marquet de Montbreton, baron de Norvins (1769-1854) nous a laissé ses Mémoires traitant de cette période précise.

3. Philippe-François-Maurice d'Albignac (1775-1824), ami d'Eugène de Roussy, avait refusé deux places de chef d'escadron dans la ligne.

4. Ce corps ne fut qu'une ébauche. Il était formé avec des jeunes gens fortunés tirés, en grande partie, des gardes d'honneur locales. Mis sur pied en octobre 1805, ce projet sera abandonné dès janvier 1806.

5. La 2^e compagnie est partie de Mayence le 3 janvier.

6. Il faut déduire la solde de la Garde.

7. L'Impératrice Joséphine est arrivée dans la nuit du 24 au 25 septembre 1806 et tient une Cour en attendant d'être appelée auprès de l'Empereur. La jeunesse dorée des gendarmes d'ordonnance est un fleuron de son salon. "

8. On se doute que les tenues et les équipements ne furent par parfaits lors de cette revue.

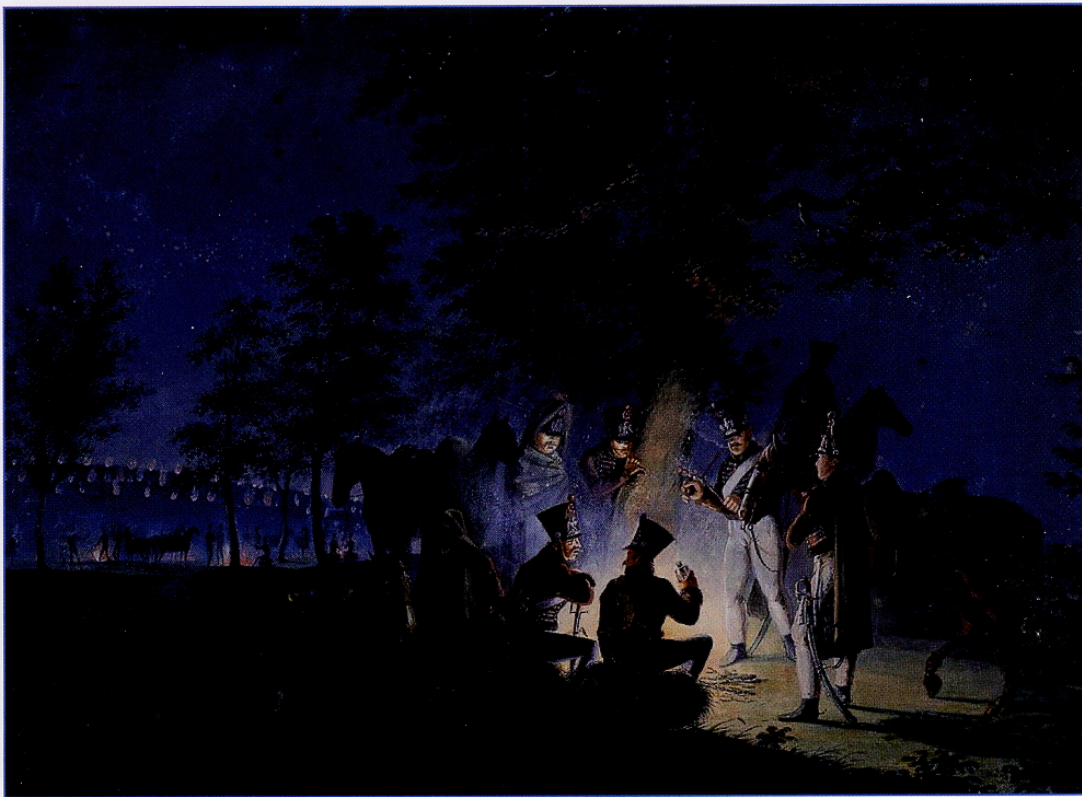
9. Il semble que le duc de Choiseul-Praslin ne se soit jamais présenté sur le front des troupes. Le commandement effectif a été assuré par le capitaine en second Antoine-René d'Escoubleau de Sourdis.

10. Il ne s'agit pas du château royal de Berlin, mais d'un hôtel particulier important : le palais Radziwill, au N° 77 de la Wilhelmstrasse, qui, une fois hideusement agrandi, sera le siège de la Chancellerie impériale, puis de celle du troisième Reich (voir : *Napoléon à Berlin*, J.-P. Tarin).

11. L'entrevue de Tilsit au milieu du Niémen.

12. Même si de Roussy écrit « notre Empereur », l'expression « Bonaparte » montre bien qu'il est resté au fond de lui royaliste... Et qu'il le redeviendra sans complexe dès 1814.





Camp de nuit du 2^e Hussards à Austerlitz, J.-F. Thérèse Barbier (vers 1807), Musée de l'Armée, Paris.

Donc, ce fut un grand moment pour les visiteurs adultes, surtout les plus avertis, dans un cadre réussi, bien documenté et bien commenté, si on excepte quelques erreurs ponctuelles*.

* Notre Collègue Joël Falconnet a relevé par exemple celle-ci : pour illustrer la présence du contingent prussien on a représenté l'uniforme du régiment de Prusse (4^e régiment étranger).

J.-P. TARIN ■

DATES DES RÉUNIONS DU CFFH EN 2014

(à notre local, 73 rue Larroumès, Maison des Associations culturelles (MAC),
Moulin de la Bièvre, 94240 L'Hay-les-Roses,
bâtiment de droite dans la cour, 2^e étage, 14h30)

samedi 18 janvier : ASSEMBLEE GENERALE
et galette des Rois
samedi 22 mars

samedi 24 mai
samedi 27 septembre
samedi 29 novembre